Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 39

Artikel: Berdeclliet
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185349

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sa fille. Et celui-ci, abusant de la confidence, avait formulé non pas une demande, mais une insinuation.

Est-il besoin de dire qu'elle avait été fort dédaigneusement accueillie ?

Un écrivain !... Peuh !...

L'ami, cependant, qui était homme de ressource et de bon vouloir, en transmettant la fin de non-recevoir, avait ajouté :

— Tout n'est pas perdu. Nous en recauserons à l'époque de la chasse.

De la chasse, pourquoi ?...

Le jour de l'ouverture venu, le journaliste avait, en effet, été convoqué au château de son bienveillant intermédiaire.

La première personne qu'il y rencontra fut le banquier.

Saluts froidement polis.

Au moment de se mettre en campagne, l'amphytrion prend le soupirant à part et lui parle assez longuement.

Le dialogue se terminait ainsi :

— Vous m'avez bien compris... Manquez toutes les pièces... je me charge du reste.

On se disperse pour la battue.

Un hasard prémédité place côte à côte le banquier et son gendre en espérance ou en désespérance.

Une compagnie de perdreaux s'envole.

Pif! paf! deux coups de feu.

Rien.

— Tiens! fait le banquier d'un air satisfait, vous les avez manqués aussi.

— Ma foi, oui!... Ils étaient hors de portée sans doute.

— C'est cela... Ils devaient être hors de portée.

Un lièvre part :

Pif ! paf ! Rien encore.

— Tiens ! Vous n'avez pas plus de chance que moi, observe le banquier qui s'épanouit de plus en plus.

Autre compagnie de perdreaux :

Le jeune homme, qui a eu soin de ne pas mettre de cartouche, fait mine de tirer.

— Mon fusil a raté, fait-il d'un air furieux, pendant que le banquier court radieux ramasser un perdreau qu'il a blessé par le plus grand des hasards.

Puis, le soir, notre financier revenait avec trois pièces, pendant que son compagnon était piteusement bredouille.

Après le dîner, prenant à part l'amphitryon :

— Vous savez qu'il est gentil, votre protégé. Très gentil... Je l'inviterai à venir chasser chez moi la semaine prochaine.

Le premier jalon était posé. Les relations se nouèrent. Notre confrère fut trouvé charmant, intelligent, *et cœtera*.

Bref, huit mois après, le mariage de M. X..., homme de lettres, avec Mlle Z... était célébré.

Un million de dot.

Cela pour avoir su mal tirer à propos.

Mais le joli de l'aventure, c'est l'épilogue.

Peu de temps après la célébration du mariage revenait l'ouverture de la chasse.

Le banquier et son gendre s'en vont de concert. A chaque coup, le gendre tue.

— Ah çà, mais vous cachiez donc votre jeu, l'année dernière ?

— Peut-être.

— Une mystification, alors !

Le banquier fronça le sourcil.

Mais se fâcher après, c'était se couvrir de ridicule :

— Parbleu, mon cher, vous êtes un malin. C'est excellent dans les affaires et vous irez loin... je vous associe pour un tiers dans ma maison.

Chasseurs maladroits, puisse ce récit vous consoler ! Le jour n'est peut-être pas loin où un perdreau manqué vous vaudra, à vous aussi, des millions.

Berdeclliet

Berdeclliet étâi tant innoceint, que n'étâi qu'on gros toupin. Dza quand l'allâvè à l'écoula, lè fasâi adé ti crévâ dè rirè quand lo régent lo recitâvè, et, quiet qu'on lâi subliâvè quand l'étâi interrodzi, lo redesâi, quand bin la mâiti dâo teimps n'étâi què dâi gandoisès. Son pére avâi gaillâ chagrin que séyè dinsè tatipotse et quand fe frou dè l'écoula lo mette ein peinchon on part dè teimps pè Lozena tsi cauquon que lâo étâi d'apareint. « Tatse dè tè dégroumelhi on pou per lé, se lâi fe son pére, po ne pas deinsè restâ taborniô tota ta viâ, et dégourdi-tè on bocon, sein quiet lè dzeins sè vont adé moquâ dè tè. » Et ein mêmo teimps, lo recoumandâ à son cousin Jean Loüis dè Lozena qu'étâi dâo mém'adzo que li.

On dzo que l'étiont lè dou, lo cousin Jean-Louis lâi fe : Dis-mè vâi, Berdeclliet, tè vé démandâ on afférè à dévenâ : Lâi a cauquon qu'est lo valet dè mon pére et dè ma mére et que n'est ni mon frârè, ni ma chéra, quoui est-te ?

Berdeclliet ruminà grand teimps et fe : ma fâi, coumeint vâo tou que lo té diesso, lo cognâisso pas; dis-lo mè ?

— L'est mè, se lâi fe Jean-Louis ; te compreinds, su lo valet dè mon pére et dè ma mére et ne su ni mon frârè, ni ma chèra.

— Ah ! l'est veré, se fe lo nianiou,... pardieu... cein nè manquè pas... T'einlévâi !

Onna demeindze que noutron gaillâ allà trovâ sè dzeins, son pére lâi fâ : et pi, cein va-te pè Lozena ?

— Oh quiè oï que cein va, que tè vu bailli oquiè à dévenâ que te nè vâo petétrè pas savâi.

— Eh bin, qu'est-te ?

— Lâi a cauquon, se dit Berdeclliet, que n'est ni mon pére, ni ma mére et que n'est ni mon frârè, ni ma chèra, quoui est-te ?

— Eh ! tsancro dè dâdou, l'est tè.

— Eh bin nefâ, n'est pas mè ; l'est mon cousin Jean-Louis.